

LE CHEMIN DE L'ÉCLAIRAGE DANS LES MYSTÈRES MITHRAIQUES

Julius Evola



SOLF <small>INVICTO</small> ATIN <small>1</small> ETVS AVGGT <small>N</small>	DEO / SER' ACT <small>R</small>
PR AEDIO <small>ft</small> VM *	ROMAMIANORVM *

BERSERKER

LIVRES

LE CHEMIN DE L'ILLUMINATION SELON LES MYSTÈRES DE MITHRAS

A un niveau particulier de développement spirituel, il est immédiatement évident que les mythes des religions à mystères sont essentiellement une allégorie des pertes de conscience que l'initiation entraîne sur le chemin de la réalisation de soi. Les divers actes et aventures des héros mythiques ne sont pas des événements poétiques, mais *réels* : ce sont des actions spécifiques de l'être intérieur et elles rayonnent de l'intérieur de celui qui tente de suivre le chemin de l'initiation qui mène au-delà de la plénitude du mode d'existence humaine. Ces aventures ne sont pas des concepts allégoriques, mais des expériences. L'interprétation philosophico-allégorique des mythes n'est encore qu'une simple allégorie et n'est pas moins superficielle que l'interprétation naturaliste et anthropomorphique des mythes. Cela implique que les gens ne peuvent tirer une leçon valable de ce sujet que s'ils savent déjà quelque chose ; sinon, la « porte » romaine se referme inexorablement. Cela s'applique également à ce que je vais dire sur la signification profonde de la myrrhe de Mithra.

La mythologie mithraïque mène au cœur même de la tradition magique occidentale, un monde caractérisé par l'affirmation de soi, la lumière, la grandeur, la spiritualité royale et la royauté spirituelle. Sur ce chemin, il n'y a pas de place pour l'évasion, ni pour l'ascétisme, ni pour la mortification de soi par l'humilité et la dévotion, ni pour le renoncement et l'abstraction contemplative. Le chemin de Mithra est celui de l'action, du pouvoir solaire et de la spiritualité, qui s'oppose à la fois à l'universalisme oriental, ennuyeux et rêveur, et au sentimentalisme et au moralisme chrétiens.

On dit que seul un « homme » pourrait procéder sur ce chemin ; tout « homme » serait consumé et brisé par la « force taurine ». L'éclat du /tureno, du glorieux et radieux halo mithraïque, ne provient que d'une tension effrayante, et ne couronne que l'« aigle », qui était capable de « s'élancer » vers le Soleil.

Mithra est le symbole de ceux qui s'engagent sur ce chemin. Dans le mythe, il est considéré comme la lumière céleste primordiale qui se manifeste comme un « dieu tiré d'un rocher » (*theos ek petras, ro petroghenos Mitlim*). Debout sur la rive d'une rivière, il se libère, échappant à l'obscur minerai en brandissant l'épée et le roc qui l'ont aidé lorsqu'il était dans le ventre de la « mère ». Il s'agit d'une naissance miraculeuse, remarquée seulement par les « bergers » cachés au « sommet des montagnes ».

Ce que j'ai mentionné jusqu'ici est un ensemble de symboles liés à ce que l'on peut appeler la phase d'initiation au sens le plus strict du terme. La « lumière » céleste

qui était la lumière du Verbe, mais que je ne pouvais pas comprendre (Jn 1, 9.10), se rallume en celui qui fait l'expérience de sa première naissance spirituelle. Cette naissance se produit quand on se détache du « dieu de cette terre » et qu'on est capable de résister à l'assaut de l'univers. Cette lumière est répercutee par le principe qui informe la vie des gens ordinaires et la *matière* sur laquelle se fondent leur être éphémère, leurs lumières et leurs certitudes). Ce principe est caractérisé par une activité frénétique, superficielle et confuse ; par une race aveugle en quête de « l'abîme » ; par une cupidité profonde qui perpétue, à travers la chaîne des renaissances (c'est-à-dire à travers des vies différentes partageant la même incohérence et la même persistance), un style de vie hétéroclite, caractérisé par un désir insatiable de choses diverses.

Cette force virale sauvage et débridée, qui génère d'abord et développe ensuite ses propres énergies dans un contexte de contingence radicale, ^{correspond} au symbole des « eaux » au bord desquelles Mithra est engendré. Un initié est celui qui est « sauvé des eaux » (notez le lien avec la légende de Moïse telle que racontée dans *l'Exode*), et qui « marche sur l'eau » (d'où le sens ésotérique du miracle du Christ). L'initié est un être qui a appris à prendre le contrôle *des* désirs et des carences qui le poussent intérieurement. Il a appris à les surmonter, et a le pouvoir de dire xx.i, et à briser leur loi et à développer une vie nouvelle sans elles. Au contraire, les initiés sont des êtres « subdunaires ». « monde » ⁴ continuent à faire l'expérience de la mort, de l'annihilation ou de la réabsorption.

Ainsi, être initié, c'est comme quitter un bras de rivière sur lequel se déroulent les vies des hommes avec toute leur misère et leur grandeur. A ce moment-là, il faut affronter la colère qui devient de plus en plus furieuse jusqu'à ce qu'on atteigne le milieu du "fleuve" - il faut alors dépasser cette limitation et lutter pour atteindre la rive opposée. Une fois la rive opposée atteinte, un nouvel être spirituel naît : Mithra, l'Enfant Divin.

Le « rocher » qui fait office de temple de Mithra est un symbole du corps. Le corps est le substrat du désir cosmique et l'élément qui est soumis au « principe du corps ». Ainsi, les initiatiques désignent également tous les états et facultés humains choisis, qu'ils soient « spirituels » ou non, qui existent dans un substrat physique. Pour devenir initié, il faut se libérer du « rocher » et atteindre un état de conscience qui n'est plus limité par la connexion avec le corps physique. De même, les épisodes suivants auxquels je vais faire référence sont des expériences hors du commun qui se déroulent dans un état spécial induit par des pratiques spécifiques, que je ne vais pas décrire en détail.

L'expression "*theos ek petrus*" a encore une autre signification dans la tradition magique. D'une part, la précipitation de ce qui constitue la "lumière céleste" dans le cachot représenté par la "terre" obscure est un processus négatif et dégénéératif ; mais, d'autre part, elle représente aussi une occasion pour l'élément spirituel de s'individualiser et de s'actualiser. L'organisme sophistiqué du corps témoigne de la présence d'un noyau d'énergie qualifiée. L'initiation magique ne consiste pas à dissoudre un tel noyau dans la fluctuation indistincte de la vie cosmique. Au contraire, elle consiste à le renforcer et à l'enrichir. Ainsi, une initiation consiste à porter ce noyau *en avant*, et non en arrière. Selon la pensée initiatique. L'esprit n'est pas quelque chose d'autre, mais quelque chose d'immanent, qui a besoin d'être élevé au-dessus des piliers de la réalité humaine concrète (le "roc"). Cette réalité est divine, non par grâce, mais selon notre propre nature ; d'où l'expression "roc génératrice" (le concept équivalent dans la tradition hermético-alchimique est celui de "matériel requis dans les lieux de Menton") et l'art du pétrogène (engendré du rocher) qui est donné à l'Homme-Dieu Mithra, qui ne descend pas du Ciel, mais qui est issu de la Terre.

La « nudité » de l'enfant divin trouve ses symboles complémentaires dans les notions

d'« être sauvé des eaux », d'« être extrait du rocher », de « jeter ses vêtements » et d'« être lavé ». Ces symboles se retrouvent dans de nombreuses traditions religieuses. Être « nu » est l'équivalent d'être pur, ce qui dans ce contexte renvoie à l'autarcie, à l'autosuffisance, au détachement de toute chose et de quiconque.

En ce qui concerne plus particulièrement la volonté, les traditions religieuses appellent une volonté non désirée, lorsqu'elle est préoccupée et déterminée par divers facteurs, tels que des objectifs, des buts, des croyances ou des passions. Elle est aussi appelée immature parce qu'une telle volonté est incapable de procéder par elle-même, de vouloir et de s'affirmer, ou de se résoudre dans une forme pure. Dans l'hindouisme, cette forme pure (que les hindous appellent nis/ikrtmn-jwmid par opposition à *sakama/carma*, qui est une action voulue en vue des résultats qu'elle produira), est symbolisée par la "Vierge". Cette « Vierge » foule sous son pied le « Serpent » et la « Lune » (deux symboles des *eaux*) et, par une « conception virginal », elle donne naissance à l'enfant divin. L' *autozoon*, qui est une vie autogénérée subsistant au-delà de la contingence de la nature humaine, naît d'une volonté « virginal » et purifiée, libre de tout lien, constituée seulement d'acte pur. Dans le rituel miraculeux, il est fait mention de « l'existence de la puissance de l'âme dans un état de pureté non contaminée » ; cette existence engendre un nouveau noyau au-delà des eaux. Ce noyau, à son tour, une fois transformé en un être nouveau, va peupler un monde qui est au-delà de la dimension humaine, au-delà de l'espace et du temps.

Une telle naissance mystérieuse n'est perçue que par les "bergers cachés dans la montagne". Le symbole de la montagne renvoie à ces êtres spirituels supérieurs qui commandent et qui dirigent de manière invisible les grands courants des habitants. Les habitants symbolisent les forces historiques et sociales, les traditions, les croyances et le système psychique collectif qui dominent les êtres passifs qui, vivant comme un troupeau, peuplent le monde semblable. La montagne elle-même est symbolique d'un état particulier de conscience métaphysique, qui trouve un écho dans les "Sermons sur la montagne" que l'on retrouve dans diverses traditions.

Mais pour parvenir à la virilité, l'être nouveau doit passer par des épreuves nouvelles et plus difficiles, dans lesquelles il peut connaître soit la victoire, soit la catastrophe. Puisque Mithra est supérieur au monde habité par les natures inférieures, il doit aussi parvenir à la supériorité sur le monde des natures spirituelles que son état hors du corps lui révèle progressivement.

Le mythe continue en disant qu'une fois que Mithra est au-delà des eaux, un « vent furieux investit et fouette son corps nu, alors qu'il sent la présence de pouvoirs terribles surgir tout autour de lui ». Sans hésitation, Mithra s'approche d'un trek.

Il commence à cueillir et à manger ses fruits. À partir de ces feuilles, il façonne un « vêtement ». Il est désormais prêt à régner avec les seigneurs du monde merveilleux dans lequel il a vécu.

Il s'agit d'une série d'états particuliers de la conscience, qui sont articulés à la « nudité », ou au principe de la volonté dans son état de repos et de plus grande force. Le « vent » fait allusion à une expérience très caractéristique et très difficile à communiquer. Je vais l'expliquer par un exemple. Dire « j'aime » ou « je déteste » c'est supposer une propriété imaginaire. Les êtres, par essence, sont des réalités universelles, cosmiques, qui se réalisent dans des êtres divers, de la même manière que se produit chaque fois que tous les mécanismes conduisant à la combustion sont présents. Il ne faut pas dire : « j'aime », mais plutôt : « l'amour aime en moi ». Ce qu'on appelle communément la « personnalité ». n'est en réalité rien d'autre que le résultat de l'interaction dynamique de telles forces impersonnelles ; cette

« individualité » manque d'une existence réelle en elle-même et elle ne peut s'attribuer de telles forces.

Quand cet agrégat est dissous par l'essence de « génie, le feu de l'initiation ainsi que la flamme de la mort continuent d'exister, comme une identité de conscience, que la tradition alchimique appelle « grain d'or, incorruptible ». Les forces susmentionnées, une fois libérées du monde phénoménal, particulier et psychologique dans lequel elles sont expérimentées par l'humanité, se manifestent dans ce quelque chose de leur nature véritable, comme forces cosmiques. Mais *vis-à-vis de ces forces, on est aussi impuissant qu'un être physique confronté à la fureur des éléments de la nature, tels que les océans, les foudres et les caciquements. Dans sa nudité, l'initiation est animée par ces forces. Quand les « vagues »* sont créées par les forces cosmiques, elles se manifestent dans ce quelque chose de leur nature véritable, comme forces cosmiques. Les forces qui le poussent vers les dimensions les plus profondes de son être intérieur, l'initié ne peut que rester immobile et sans réaction, de peur d'être emporté. Selon l'ouvrage littéraire *Tubuln snuiringdin*, ou Le Tableau éternel, ces ondes constituent le « vent » qui porte le *Thélesme*, qui est le principe destiné à attirer à lui la puissance de toutes choses, qu'elles soient de nature supérieure ou inférieure.

Cette épreuve, que certaines traditions ésotériques chrétiennes cachent derrière le symbole de la « flagellation », confère à Mithra une fermeté et une nature inébranlable, sans lesquelles il perdrat la vie dans l'épreuve qui suit.

Cette épreuve ne requiert rien de moins qu'un retournement complet, ce qui signifie au sens affirmatif du terme, à l'opposé de ce que les prophètes bibliques appellent le péché originel. Le Soi ose faire violence à l'"Arbre de Vie", le dénaturer et en récolter les fruits. Le Soi est assez fort pour arracher au Principe Universel une certaine quantité de puissance cosmique et pour le dominer, c'est-à-dire qu'il a la capacité de se dresser contre l'"eau" et le "vent". C'est là un acte radical, un acte absolu, un dépassement de soi-même. Cet acte crée un vide, aussitôt rempli par une force qui enveloppe, sous la forme d'une flamme, la nature nue responsable d'un tel exploit. Dans de nombreuses traditions, cet acte est appelé « projection de feu », acte essentiellement positif qui attire un élément négatif ; on l'a aussi appelé « descente lemmienne », qui devient le garmen de puissance *du* noyau. Grâce à ce garmen, le noyau nouvellement constitué acquiert les moyens de se manifester et de se projeter, ce qui est aussi nécessaire à la vie dans la dimension suprasensorielle que le véhicule physique l'est à la vie sensorielle.

Ainsi, le pouvoir qui se précipite a besoin d'un maître et d'un élu qui, après avoir évoqué son pouvoir, ne savent pas lui donner un centre. Ils sont emportés par lui. La « chute » se réfère précisément à cela. La « chute » consiste à échouer dans le cours de cette action, ou à « faire violence au Royaume des cieux ou à la Terre » ; ou à assumer la vie dans son intégralité ; ou à être submergé par une terreur qui emporte et détruit aussitôt un individu. » Cette dernière issue est une catastrophe possible. D'autres, au contraire, se révèlent suffisants pour leur propre action. Ils peuvent briser la caucus, s'emparer du pouvoir, le conserver et le dominer. Loin de « échouer », ils sont « renaître en puissance », dans la « force puissante de tout ». "forces", dans la "Main Droite incorruptible". Mirhras est l'un de ces hommes ; non seulement il ne se soumet pas à la loi, mais il tire de son action la force nécessaire pour se rebeller *contre* Celui qui soutient la loi et, en retour, pour nous soumettre à sa propre loi.

Ici apparaît le caractère particulier des initiations magiques. En effet, il existe une tendance, dans un certain nombre d'écoles de pensée qu'il faut considérer comme mystiques plutôt qu'ésotériques, à dissoudre l'individu dans une réalité impersonnelle, qu'elle soit décrite comme l' ^{infini} indifférencié (par exemple le infinité de la tradition Védantique) ou comme un ordre ou une harmonie transcendante. Dissoudre le noyau du Soi dans cette réalité

impersonnelle, « comme un grain de sel se dissout dans un océan d'eau », est le but déclaré de ces écoles de pensée, qui considèrent toute notion d'affirmation, de supériorité et de subordination spirituelle comme totalement dénuée de sens. A l'inverse, la Tradition Magique comprend le monde spirituel dans des termes très différents, dans la mesure où elle soutient fermement la notion d'individu, ou celle d'un centre affirmatif existant au-delà de toute « dissolution », bien qu'en d'autres termes que ceux purement physiques et personnels. La Tradition Magique ne considère pas le monde spirituel comme caractérisé par un ordre idyllique ou par une universalité indifférenciée, mais plutôt comme un ensemble de forces abyssales et sans limites, existant dans un état à la fois libre, terrible et bienheureux. Ces forces seraient prises dans un jeu de tensions, en comparaison desquelles tout ce que les êtres humains appellent « lutte » n'est qu'un pâle et cadavérique reflet. Chacune de ces entités continue d'exister et de rapporter son individualité dans la même proportion où elle a la capacité de vouloir et de résister à d'autres entités qui, à leur tour, cherchent à l'attirer et à l'assimiler. C'est un état de liberté mondial, qui n'est régi par aucun plan providentiel, ni soumis à aucune loi d'ordonnancement relationnelle et aprioriste dont les diverses forces pourraient se servir. Les lois et les systèmes ne sont que des sous-produits de l'organisation de ces forces, et rien d'autre que les signes d'un pouvoir plus vaste qui a réussi à balayer, à assumer et à unifier d'*autres* pouvoirs sous lui, diminuant ainsi le chaos primordial des diverses forces en lutte.

Dans ce contexte, la lutte est très différente de celle qui se déroule habituellement dans le monde matériel. La violence destructrice, la haine, la volonté, la force au sens physique du terme ne se trouvent pas dans ce monde. Ce qui a lieu est plutôt une confrontation de « présences », une rencontre entre différents degrés d'être et entre diverses quantités d'insensibilité spirituelle. Aucun pouvoir n'est, à proprement parler, capable de vaincre et de dominer les autres. Cependant, cela a lieu naturellement, comme conséquence d'un degré d'être supérieur. Ce degré d'être supérieur agit sur les puissances inférieures comme un tourbillon profond, qui les engloutit et les domine chaque fois qu'elles entrent en contact avec elles. Dans ce contexte, pour sortir vainqueur, c'est-à-dire pour conserver son autonomie, le secret est de durer. Toute force qui investit un être sans parvenir à le balayer, est à son tour balayée et subjuguée par cet être. Il n'y a pas de brèche, pas de terrain d'entente dans ce monde de tensions où ne pas subordonner signifie devenir subordonné.

De là le dicton qui est une loi pour ceux qu'on appelle les moines : « Ne te révèle pas aux autres. » Ce concept a donné à J.-C. Frazer le sujet de son ouvrage principal, sur le prêtre des mystères (le « Roi des Bois ») et sa dignité, qui ne se confirmait qu'en triomphant d'un adversaire. De là le dicton étrange selon lequel un moine qui réussit *tue* son adversaire ; et, enfin, de là l'idée orientale déroutante selon laquelle les « dieux » sont les ennemis du yogi. Dans la voie « lunaire », ou la voie d'Isis, ce qui compte, c'est de se transformer en un instrument obéissant d'entités supérieures. Dans la voie magique, « solaire », ou voie d'Amon, l'action la plus importante est de conserver son être vis-à-vis de ces entités ; cela, cependant, n'est possible qu'en les surmontant. Il faut leur arracher la « quantité » de tare qu'ils portent, afin de pouvoir assumer leur poids et leur responsabilité. Quand Mithra atteint ce point, les « portes » s'ouvrent et autour de lui brille la lumière de « ceux qui sont » – des puissances terribles qui guettent le nouveau venu. Au-delà d'elles, il y a le Soleil, l'Éon qui préside. Dans cet instant terrible, qui crée un silence stérile, le désert, la terreur des grandes catastrophes et des grands sacrilèges, Mithra endure et regarde le grand dieu. Il cesse ses prières et ses ordres. Et voilà que le dieu cède et demande à Mithra de lui conférer l'initiation et de signer un pacte de respect et d'amitié mutuels.

Ce point culminant marque la fin de la première grande phase de l'initiation : un être vient à l'existence, plus fort que la nature, plus fort que les dieux – un être qui est au-delà de la naissance et de la mort.

J'ai déjà mentionné que les expériences de Mithra correspondent à une série de réalisations spirituelles qui se produisent immédiatement et directement hors du corps. Dans le cas de l'initié, cela est censé se produire par l'induction d'états particuliers de conscience. Celui qui induit ces états est une personne qualifiée (les *hiexophani*, dans les Mystères) ; ces états constituent un problème et une épreuve que l'initié doit résoudre par un acte déterminé de son être spirituel. Mais dans les Mystères mithraïques, la chère est une réalisation supplémentaire, qui correspond à la myrrhe de la « mise à mort du taureau ». Le travail consiste en ceci : réaffirmer le sommet solaire et royal, qui se réalise hors du domaine physique, dans le corps lui-même, dans le « rocher » obscur qui a été abandonné pendant toute cette phase. Mithra doit maintenant s'attaquer au pouvoir sauvage et immaîtrisé de la vie, symbolisé par le « taureau », et finalement le soumettre. Cet acte implique des disciplines qui affectent le corps lui-même, et

Ce n'est pas le lieu ici de discuter les méthodes employées à cette fin ; il suffit de dire que ces méthodes vont de l'hypothèse exclusive du « souffle » de la concentration mentale à l'emploi adéquat de troubles psychiques tels que ceux que l'on rencontre dans la souffrance ou pendant l'excitation sexuelle. Les hindous se concentrent principalement sur les disciplines qui sont attribuées à la respiration. Puisque le rituel décrit par Diererich montre comment ils sont aussi employés dans la rhétorique mithraïque, je les mentionnerai brièvement. Un mot d'avertissement s'impose, car ces pratiques sont soit inutiles, soit extrêmement dangereuses pour ceux qui n'ont pas encore fait les expériences que j'ai décrites jusqu'ici.

Mithra saisit le « taureau » en le tenant par les cornes. Il saute sur lui et le chevauche. Le taureau se met au galop et entraîne son cavalier dans une course folle et dangereuse. Mirhras tient bon et se laisse « porter » en se suspendant à ses cornes. Le taureau s'épuise bientôt et retourne à la « grotte » d'où il est sorti. Mithra le retient « toujours » et achève ensuite l'ours avec un poignard, au nom du Soleil.

J'ai déjà mentionné que le « taureau » symbolise la force élémentaire du souffle. On peut l'identifier au *Dragon vert* de l'alchimie, au *kundalni tan cristi* ou au « Dragon » taoïste. Les disciplines qui se concentrent sur la respiration appellent cette force *prana*, la respiration considérée dans sa dimension « lumineuse » et « subtile ». Le *prana* est lié à la respiration matérielle comme l'âme l'est au corps. Cette force vitale est naturellement évasive et résiste à la coercition ; c'est le « mercure » agité, le « volatile » et l' « oiseau » (l' oiseau *hamsah* de la tradition hindoue, *Iwn* et *sah* étant respectivement le son de la respiration et de l'expiration), que les initiales ont pour fonction de « chevaucher » et d'« immobiliser ». La pratique consiste à se concentrer sur sa respiration et à s'y perdre, à s'y laisser aller, à lâcher prise, à s'y noyer. C'est ce que veut dire l'expression "le dragon s'envole".

Selon les disciplines initiatiques de l'hindouisme, le souffle a quatre dimensions : une dimension matérielle (*sr/ntta*), attribuée au domaine de l'éveil et aux facultés neuropsychologiques ; une dimension secondaire, lumineuse (*suks/imu*), relative à l'état de rêve et au système nerveux ; une dimension causative, ignée (*krirunu*), attribuée à l'état de sommeil profond et au système nerveux ; et enfin une dimension que les hindous appellent *ittwi* (la quatrième), qui est en rapport avec la dimension spéciale observée dans la catalepsie : une dimension de l'éveil apparent, attribuée au squelette et à la fonction reproductrice.

Mirhras, qui, après avoir saisi le taureau, « se laisse porter » dans une course folle sans jamais le lâcher, symbolise le Soi qui, en s'enfonçant, passe par ces quatre stades et par les zones neutres qui les séparent. Au contraire, les gens ordinaires perdent simplement conscience et s'endorment au tout premier stade. Le taureau ne renonce que lorsque Mithra montre assez d'audace et une force suffisamment durable, ou lorsque le processus de « s'enfonçant » atteint le quatrième stade. A ce point, les mécanismes fondamentaux de la force-lumière primitive sont sciés et ramenés à un cheveu, le mercure est fixé et figé ; le « taureau » est *fondu*. La force-lumière, enfin privée de tout support, est suspendue, brisée, précipitée jusqu'aux racines.

Une fois ce point dimacrique atteint, une transformation miraculeuse se produit. Une vie divine, flamboyante, tourbillonnante, jaillit des profondeurs, rapide comme l'éclair. Ce nouveau Courant de Vie imprègne tout le corps d'un éclat qui le transfigure. Il recrée le corps *ab imo*, comme un être de pure activité, comme un corps glorieux d'une splendeur immortelle ; c'est le « corps rayonnant », l'*augoeides*, le *Hvareno*, le *vajra*, le *Dorje*. Ce sont tous des noms différents qui reviennent dans diverses traditions orientales et occidentales, décrivant la même force. Cette nouvelle force de vie, qui a la nature du diamant et de l'orage irrésistible, transforme la condition de misère et de dénuement en une condition d'immortalité.

Ce qui suinte de la blessure du taureau, ce n'est pas du sang, mais du blé, le Pain de Vie, comme une source pérenne créée par le désert environnant et comme le miracle d'une nouvelle végétation. Il reste cependant un obstacle à surmonter : des nuées d'animaux impurs se pressent autour du taureau mourant pour boire son sang et lui mordre les parties génitales, empoisonnant ainsi la source de vie. C'est le dernier épisode de cette saga : le sens en est que la puissance prodigieuse et surhumaine, appelée *kundalini* dans la tradition hindoue, s'éveille une fois le taureau tué. Cette puissance envahit aussitôt tous les principes et toutes les fonctions qui soutiennent l'être physique. Si au cours de ce processus tous ces éléments n'ont pas été purifiés, organisés et déliés, ils se déchaînent. Les esprits s'emparent et transforment à leur avantage la puissance supérieure qui devait les transformer en un *corps spirituel*. Il s'ensuit alors un terrible contretemps, une émanation, un jaillissement de ces forces qui appartiennent à la nature animale et émotive, et qui sont alors extraordinairement excitées. Ce phénomène a été appelé de diverses manières « l'obscurcissement du ciel », « l'orage » ou « le déluge ». Dans les traditions alchimiques et taoïstes, ce « *sorni* » se produit après que quelqu'un a bu le « lait de la Vierge », qui est le « sang du Dragon ». Dans la myrrhe de Mirhras, ce phénomène correspond à l'essaimage des animaux impurs.

Il est peu probable que cette expérience puisse être entièrement évitée, car c'est l'épreuve la plus ultime. Mais quand elle a eu lieu, le ciel s'ouvre et le miracle continue. Les derniers obstacles obscurs sont balayés par le flot montant de la lumière et du son, éclairant ce qui est latent, obscur, enfoui, contracté sous la forme des organes corporels, dans les gestes, dans une illumination puissante et cosmique. C'est l'ascension de l'homme-dieu vers les sphères célestes, vers la hiérarchie des « sept planètes ». Ici la dimension extérieure des choses s'efface, devient intérieurement lumineuse, puis *s'enflamme*. Tout devient vivant, s'éveille et renait de là ; tout devient symbolique, signifiant, rayonnant, l'esprit d'un corps illimité et éternel.

Au-delà de la septième sphère se trouve le « monde DES TENEBRES », où il n'y a plus de « ici » ou de « là », mais de la tranquillité, de l'illumination et de la solitude comme un océan infini. C'est la dimension du « Tacher », au-delà de laquelle se trouve la dimension de l'« Aigle », le sommet, le substrat du monde flamboyant et tourbillonnant des pouvoirs. C'est la parabole et le défi lancés à l'homme, selon la sagesse miraculeuse, qui a compris que le christianisme devait hériter de l'héritage de l'empire romain. Une fois qu'elle fut repoussée et reléguée au plan externe, occulte, l'efficacité de la sagesse mystérieuse fut préservée dans la tradition occulte, mais

il s'attache à l'opération des événements historiques occidentaux, exerçant une influence suivie, invisible. Il refait surface au-delà de ce monde que la science a « créé » et que la philosophie a « internalisé ». Il se renforce dans des êtres encore très contrariés ; dans des êtres qui ont même été brisés sous le poids d'un poids ou d'un héritage que d'autres savent pourtant relever et attiser. Il ressurgit chez Nietzsche, chez Weinheimer, en Braum, dans les pensées les plus radicales des Idéalismes les plus récents, il réapparaît en moi-même, dans ma loi naissante (l'inimitié, dans la seule valeur que je connaisse : un Moi régnant et solaire. un Moi de lumière, de fraîcheur et de puissance.

L'EMPEREUR JULIEN

Il est encourageant de rencontrer des travaux savants qui vont au-delà des préjugés et des distorsions qui caractérisent la plupart des points de vue des historiens contemporains. C'est le cas de Raffaello Prari, qui a traduit en italien et diffusé au grand public les écrits spéculatifs de l'empereur romain Julien Flavius, intitulés collectivement « Des dieux *et* des hommes ».

Il est intéressant de noter que Prari a employé le terme « empereur Julien » au lieu de l'expression courante « Julien apostat ». En fait, le terme « apostat » ne convient guère, car il ne devrait pas être appliqué à ceux qui ont abandonné les traditions et les cultes sacrés qui étaient l'âme véritable de la grâce de la Rome antique et qui ont accepté une nouvelle religion, qui n'était pas de souche romaine ou latine, mais d'origine asiatique et juive. Ainsi, le terme « apostat » ne devrait pas caractériser ceux qui, comme Julien Flavius, ont osé être fidèles à l'esprit de la Tradition et qui ont tenté de réaffirmer l'idéal solaire et sacré de l'Empire.

La lecture des textes récemment publiés, écrits par Julien sous sa tente, entre longues marches et bardes (comme pour puiser dans son esprit des énergies nouvelles pour faire face aux événements difficiles), devrait aussi éclairer ceux qui suivent l'opinion courante qui définit le paganisme, dans ses composantes religieuses, comme plus ou moins synonyme de superstition. En effet, Julien, dans son effort de restauration de la Tradition, oppose au christianisme une vision inétaphysique. Les écrits de Julien nous permettent de voir, derrière les éléments allégoriques et extérieurs des mythes païens, une substance de qualité supérieure.

Julian a soulevé un point très important lorsqu'il a écrit :

Chaque fois que les pensées sur des sujets sacrés sont incongrues dans la pensée. En fait, ils crient à haute voix, pour ainsi dire, et nous invitent non pas à les croire littéralement, mais à étudier et à débusquer leur signification cachée... Lorsque le sens est exprimé de manière incongrue, il y a un certain espoir que les hommes négligeront le sens le plus évident des mots, et que l'intelligence pure ne s'élèvera pas jusqu'à la compréhension de la nature distinctive des dieux qui transcende toutes les choses ^{existantes}.

Tel devrait être le principe herméneutique utilisé par ceux qui étudient les anthropologies et les théologies antiques. Ainsi, lorsque les chercheurs utilisent des termes péjoratifs tels que « superstition » ou « idolâtrie », ils se révèlent bornés et de mauvaise foi.

Ainsi, dans la réévaluation de l'ancienne tradition sacrée romaine, abordée par Julien, c'est la vision théologique de la nature des « dieux » et de leur « connaissance » qui importe en fin de compte. Cette connaissance correspond à une réalisation intérieure. Dans cette perspective, les dieux ne sont pas dépeints comme des inventions poétiques (ou comme des abstractions de rhéologiens philosophes), mais plutôt comme des symboles et des projections d'états de conscience transcendants.

Ainsi, Julien lui-même, en tant qu'initié aux mœurs de Mirhras, voyait un lien étroit entre une connaissance supérieure de soi-même et la parole qui conduit à la « connaissance des dieux » ; cette dernière est un objectif si noble qu'il n'hésitait pas à dire que la domination sur les terres romaines et barbares pâlit en comparaison.

Cela nous ramène à la tradition d'une discipline secrète par laquelle la connaissance de soi-même est radicalement transformée et renforcée par de nouveaux pouvoirs et états intérieurs, symbolisés dans la théologie ancienne par les divers nimunu. Cette transformation se produirait après une préparation initiale, consistant à vivre une vie pure et à pratiquer l'ascétisme, puis à subir des expériences particulières, caractérisées par des rites initiatiques.

Hélios est la puissance à laquelle Julien a dédié son hymne, dont il invoque le nom jusque dans ses paroles vivantes, alors qu'il meurt au coucher du soleil sur un champ de bataille en Asie Mineure. *Hélios* est le soleil, qui n'est pas conçu comme un corps physique déifié, mais plutôt comme un symbole de lumière métaphysique et de puissance transcendance. Cette puissance se manifeste dans l'homme et dans ceux qui ont été régénérés, comme un être souverain et comme une force mystique venue d'en haut. Dans l'Antiquité et même à Rome, par l'influence perse, cette force était considérée comme étroitement associée à la dignité royale. La véritable valeur du culte impérial romain que Julien a tenté de restaurer et d'institutionnaliser contre le christianisme ne peut être appréciée que dans ce contexte. Le motif central de cet ouvrage est le suivant : le véritable et légitime chef est le seul qui soit doté d'une supériorité ontologique supranaturelle et qui soit une image du roi du ciel, précisément *Hélios* lui-même. Lorsque cela se produit (et seulement alors), l'autorité et la hiérarchie sont justifiées ; le règne est sanctifié ; et un centre de gravité lumineux doit être établi, qui attire à lui un certain nombre de forces humaines et naturelles.

Julien aspirait à mettre en œuvre cet idéal « païen » dans le cadre d'une hiérarchie impériale stable et unitaire, dotée d'un fondement dogmatique, d'un système de disciplines et de lois, et d'une classe sacerdotale. La classe sacerdotale était censée avoir pour chef l'empereur lui-même qui, régénéré et élevé au-dessus de sa condition mortelle par les Mystères, incarnait à la fois l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel. Selon cette conception, l'empereur était considéré comme le *Maximum de Poix*, une ancienne forme respectée par Auguste. Les présupposés idéologiques sur lesquels reposait la position de Julien étaient : I.) la nature, censée former un tout harmonieux et être imprégnée de forces vivantes mais invisibles ; II.) un État professant le monothéisme ; III.) un corps de « philosophes » (il serait plus hasardeux de les appeler hommes) capables d'interpréter la théologie traditionnelle de la Rome antique et de l'actualiser par des rites initiatiques.

Cette vision est en totale contradiction avec le dualisme du christianisme primitif, illustré par le salut de Jésus : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

"C'est Dieu qui est en vous". Cette maxime conduisit les chrétiens à refuser de prêter allégeance à l'empereur dans tout autre rôle que celui de souverain. Ce refus fut d'ailleurs considéré comme une manifestation politique d'anarchie et de subversion, et il culmina dans les persécutions du souverain contre les chrétiens.

Malheureusement, les temps n'étaient pas mûrs pour la mise en œuvre de l'idéal de Julien. Une telle mise en œuvre aurait exigé une participation active et une synergie entre toutes les couches sociales de la société, ainsi qu'une refonte de l'ancien *système culturel mondial* en des formes plus vivantes. Au lieu de cela, une séparation irréversible entre la forme et le contenu s'est opérée dans la société païenne.

Le consensus même que le christianisme avait obtenu était un signe fatal de la décadence des temps. Pour la grande majorité des gens, parler des dieux comme d'expériences intérieures ou considérer les principes transcendants et solaires mentionnés ci-dessus comme des conditions nécessaires à l'empire n'était rien d'autre qu'une fiction ou une simple « philosophie ». En d'autres termes, ce qui manquait, c'était un fondement *existential*. En outre, Julien se voyait dans l'idée qu'il serait capable de transformer certaines doctrines ésotériques en forces politiques, culturelles et sociales formatrices. Ces enseignements, de par leur nature même, étaient destinés cependant à n'être du ressort que de cercles restreints.

Cela ne doit pas nous amener à conclure qu'il existe, au moins en principe, une contradiction entre la vision de Julien et l'idéal d'une application forcée par l'État de ces éléments spirituels et transcendants. La simple existence historique d'une succession de civilisations centrées sur une spiritualité « solaire » (allant de l'ancienne Égypte et de l'ancien Iran jusqu'au Japon avant la Seconde Guerre mondiale) devrait démontrer qu'une telle contradiction n'existe pas réellement. Il faudrait plutôt dire que Rome, à l'époque de Julien, manquait de la substance humaine et spirituelle capable d'établir des liens et des relations de participation qui caractérisent une nouvelle hiérarchie vivante comme un organisme impérial totalitaire digne du nom de païen.

Le célèbre texte de Dmitri Merezhkovsky, *La Mort des Goâs*, capture d'une manière admirable et suggestive le climat culturel des teintes de Julien, avec ses pressentiments d'un *crépuscule des dieux*.

Après une longue parenthèse, certains éléments de l'ancienne Tradition étaient destinés à refaire surface lorsque, grâce à l'émergence des dynasties germaniques sur les scènes de l'histoire européenne, on put à nouveau parler de resmumno *impeiti*, sous la forme du Sacré Empire romain médiéval. Cela est vrai surtout si l'on considère la tradition gibeline qui tenta de réclamer pour l'Empire, contre les exigences hégémoniques de l'Eglise, une dignité surnaturelle non inférieure à celle dont jouissait l'Eglise elle-même.

A ce propos, il est important d'examiner de près ce qui se cachait dans la littérature chevaleresque, dans la prétendue légende impériale et dans d'autres documents. J'ai essayé de rassembler et d'interpréter adéquatement toutes ces sources dans mon livre *Le ciel grandiose de la traductrice. Ghibellina detrimpero (1937)*⁷

ABOU'I MITHRAS 'MYSIERJES

E. Renan a écrit un jour : « Si le christianisme avait succombé à cette « maladie » mortelle, le monde serait devenu imprégné d'une telle idéologie. » En d'autres termes, il aurait adopté la religion de Mithra. Selon une opinion répandue chez de nombreux savants, le mihraïsme était le rival le plus fort et le plus séduisant du christianisme que le christianisme ait jamais rencontré. Le mihraïsme arriva à Rome au début du premier siècle avant J.-C. et atteignit son *apogée* vers le troisième siècle après J.-C. Finalement, la religion se répandit jusqu'aux extrémités de l'empire, où elle attira pour la plupart d'anciens légionnaires devenus maréchaux. Le myrrhéisme convenait à leur esprit viril et combatif et des empereurs comme Hadrien, Commode et Aurélien furent initiés à ses mystiques.

A la fin du IIe siècle après J.C., le myrrhéisme fut officiellement reconnu comme religion de l'Empire, et Mithra en était considéré comme le saint patron et le champion. Le culte de Mithra avait également fusionné avec le culte du dieu-soleil *Illus*, qui était considéré comme une puissance divine souveraine et invincible. Le 25 décembre, date du solstice d'hiver (*die natalis Solis invicti Mithra*), le lever du soleil était célébré comme l'un des jours les plus importants. Les fêtes myrrhaiques. Dans leur travail de subversion, les chrétiens adoptèrent cette fête et la célébrèrent à Noël. On pense qu'il a été un intermédiaire entre le christianisme et le myrrhéisme, tandis que Julien devint un fanatic de ces mystères. Cet empereur a utilisé le myrrhéisme, ainsi que la métaphysique néo-plaïonique et les traditions mystérieuses, dans sa tentative audacieuse et noble de restaurer les cuirasses païennes romaines pour contrer la propagation rapide de l'échec chrétien.

J'ai des réserves sur la possibilité que le monde antique soit devenu mitrailleur au lieu d'être christianisé. Pour réussir à se conformer au christianisme, le mithraïsme aurait dû abaisser ses propres critères. Même s'il était resté non adultéré, il est très peu probable qu'il aurait gagné le même soutien populaire dont jouissait la religion de Jésus, qui était caractérisée par une doctrine sentimentale du salut ouverte à tous ceux qui la recherchaient. Le mithraïsme était une branche d'une ancienne religion perse appelée mazdéisme. C'est du mazdéisme que le cœur de mithraïsme a tiré sa doctrine centrale d'une lutte entre les forces de la lumière/du bien et les forces des ténèbres/du mal. Le mithraïsme a peut-être eu des formes religieuses et exorbitantes, mais son noyau central se trouvait dans ses mystiques, à savoir dans l'initiation, dans le vrai sens de la parole. Cette séparation entre religion et

L'initiation, qui s'accentua plus tard de façon spectaculaire, était en soi une limitation du mithraïsme, bien qu'elle en fit une forme plus complète de la Tradition. Sur ce point, je voudrais me concentrer sur les mystères mithraïques et en caractériser la nature à partir de témoignages recueillis auprès d'écrivains anciens ou de scènes représentées sur divers monuments antiques découverts dans les mêmes régions des centres de la mythologie et de ses mystères. Outre ces témoignages, qui ont été rassemblés par Franz Cumont dans l'un de ses principaux ouvrages, je traiterai du « *Rituel mithraïque du Grand Papyrus Magique* » (*Apathanatimos* en grec), conservé aujourd'hui à Paris. Ce texte, accompagné d'une traduction et d'un commentaire, se trouve dans le premier volume de l'ouvrage, *Introduzione alla Magia*.

Je crois qu'il est important d'analyser et de rechercher le sens profond du mythe de Mithra, à partir des différents épisodes représentés dans des sculptures et *des bas-reliefs antiques*, dont certains sont d'une exécution exquise. Il est intéressant de rappeler que ces myrrhe étaient une dramatisation des expériences vécues par la personne à initier. Le drame était une répétition des craintes du dieu avec lequel l'initié était censé s'identifier.

Selon le mythe, Mithra naît ou est engendré d'un rocher situé près d'une « rivière » (*t/icos ek petras, petrogenos Mithra*) comme une manifestation de la lumière primordiale d'Uranie ; cette naissance miraculeuse n'est remarquée que par les « gardiens » cachés sur les montagnes voisines. En ce qui concerne ces « gardiens », ils peuvent être appelés « Maîtres invisibles » et liés à certains êtres primordiaux qui, selon Hésiode, ne sont jamais morts mais qui continuent à vivre dans les âges suivants et qui peuvent être appelés « Ceux qui sont éveillés ».

Les "pierres" et le "roc" peuvent faire référence au dualisme du courant du devenir et du principe qui le domine. Le *rocher* apparaît dans de nombreuses traditions avec de nombreuses significations. Il est important d'établir une analogie entre la naissance de Mithra et l'un des éléments que l'on retrouve dans la saga anhurienne, à savoir une épée fixée dans la pierre qui flotte sur la pierre. Lorsqu'il se lève de la pierre, Mithra tient d'une main une épée et de l'autre un roc, tous deux symboles de force (la première) et de pouvoir éclairant (la seconde).

Le rocher peut aussi être considéré comme un symbole de force intérieure et de solidité, qualités requises de la personne pour être initiée. Ces qualités nécessaires constitueront la base de sa renaissance.

D'après ce que nous savons des anciens, et en particulier de Normus le Grammairien, les néophytes des mystères miraculeux devaient subir des épreuves telles que traverser la chaleur et la neige et montrer leur endurance au froid, à la faim et à la soif. D'après d'autres sources, le néophyte aurait été impliqué dans une simulation de meurtre d'une autre personne, afin de tester son impassibilité et sa résolution.

Il se peut bien qu'une telle qualification soit liée au symbole du rocher général, qui est l'une des conditions requises d'une renaissance initiatique. En tout cas, les qualités mentionnées ci-dessus étaient requises dans les développements ultérieurs du mythe de Mithra, puisque ce dernier avait résisté à un vent fort qui avait investi et flagellé son corps nu. Alors Mirhras procède directement à un rasage et se frotte *lui-même* avec ses feuilles et se frotte sur ses fruits. Considérant le caractère initiatique de la création, nous pouvons l'identifier à l'arbre qu'Adam aspirait à planter afin de "devenir comme l'un de nous" (un dieu) ; cependant dans le chapitre de la Genèse l'accès à l'arbre lui est exclu par *l'Ichova de*

Cette interprétation peut être appuyée par un autre épisode de cette saga, *celui de la confrontation entre Mithra et le Soleil, l' Eon flamboyant*. Cet épisode se termine par un pacte entre eux. Après cela, Mithra devient le gardien du pouvoir souverain du Soleil. Ce pouvoir correspond au hwreno, ou Gloire, de l'ancienne tradition mahométane (persane). Cette Gloire était représentée comme une lumière surnaturelle engloutissant les désirs célestes - un feu qui s'abattait parfois sur les rois pour les éclairer, les consacrer et leur accorder la victoire. Le statut ontologique d'un roi sur lequel descendait cette « gloire » était censé s'élever au-dessus de celui de ses semblables et il était considéré comme immortel par ses sujets. Après que Mithra eut été identifié au Soleil, qui triomphe toujours des ténèbres, il devint le protecteur et divinité principale de l'empire romain.

La dignité de Mithra est également évoquée dans l'épisode central de sa saga, à savoir le jour où le taureau est aperçu. Mithra aperçoit le taureau et attend. Dès que le taureau sort d'une caverne, il saute sur son dos et chevauche le taureau en se tenant par les cornes. Le taureau se met alors au galop, entraînant Mithra dans une course folle. Mithra ne part pas et se laisse entraîner sans se laisser renverser par l'animal, jusqu'à ce que le taureau revienne dans sa caverne où Mithra le tue brutalement d'un coup d'épée.

Il s'agit d'une représentation de la lutte entre la force clémence et la force intérieure et de sa transformation par celui qui en a pris le contrôle et qui la surmontera à terme. Le sang qui suinte du taureau se transforme en "pointes de sang". En touchant le sol, les gouttes produisent de la "végétation". Il est cependant nécessaire d'empêcher les animaux impurs (souvent représentés dans les représentations de la myrrhe) de boire ce sang. C'est aussi un moyen ésotérique ; si l'initié, le héros, n'est pas « pur », alors les éléments de nature intérieure qui lui restent encore seraient renforcés par l'énergie libérée. Non seulement cela avorterait la transfiguration, mais l'issue filiale pourrait s'avérer désastreuse et dangereuse (ce danger a été signalé aussi dans l'anthropologie alchimique, quoique par un symbolisme différent). Selon une autre version du mythe, le sang du taureau est transformé en vin. Ceci pourrait se référer à certains des effets induits par l'ivresse magique.

Cet épisode du mythe prit une telle importance qu'il se transforma en un rituel spécifique dans les cérémonies d'initiation : un baptême de sang. Les *mitrei*, c'est-à-dire les lieux où étaient célébrés les mystères, étaient construits de manière à comporter à la fois une partie supérieure et une partie inférieure et généralement sous la forme de souterrains. Le néophyte qui avait passé avec succès les épreuves préliminaires était placé dans les couloirs inférieurs ; le mulet debout, nu, était aspergé du sang d'un taureau tué par l'*hicraphante*, qui coulait des couloirs supérieurs. D'autres expériences similaires ont pu être associées à un tel baptême de sang, équivalent du rite baptismal chrétien.

En ce qui concerne les expériences d'un initié aux mystères mithraïques, il convient de noter le rituel susmentionné, appelé retransmission. Dans ce rituel, on trouve des éléments mithraïques mêlés à des éléments dérivés du gnosticisme et d'autres traditions magiques. Dieterich, qui fut le premier à publier une traduction de son texte suggestif (1903), l'a appelé une « *lyrurgie* ». Cette caractérisation n'est pas exacte, car il ne s'agit pas d'une cérémonie remplie d'hymnes ou de chants de ce genre, mais plutôt d'un rituel rempli d'instructions, de formules magiques et d'invocations, ainsi que d'un aperçu des expériences correspondantes. Le rituel semble présupposer une initiation préliminaire, puisque la personne, au cours de sa première invocation, prétend avoir été purifiée par des « cérémonies sacrées » et avoir été investie par la « puissante force de toutes les forces » et par la « Main droite incorruptible ».

Elle pouvait alors aspirer à la « naissance immortelle », éluder la loi du Destin qui règne sur les mondes inférieurs et contempler les dieux et l'Éon, qui est le « Seigneur des halos de feu ». Le rituel raconte comment les portes s'ouvrent brusquement, révélant les Sept Étres, qui sont d'abord vus sous leur aspect féminin, puis sous leur aspect masculin, comme « Seigneurs du Pôle de la Grotte ». L'action rheurgique conduit au-delà des Sept Étres, jusqu'à ce qu'au milieu des centaines d'heures et des éclats de lumières éblouissantes, une figure apparaisse : c'est le Soleil-Mithra lui-même, qu'il faut apprendre à regarder. Enfin, par commandement, il faut faire voeu de ne plus s'éloigner de lui, et ainsi se transformer en Lui (pour assumer sa nature), jusqu'à « mourir, s'être intégré dans la *palingénésie*, et parvenir à l'accomplissement dans cette intégration même ».

Le rituel comporte plusieurs autres détails que je ne traiterai pas dans ce contexte. Le lecteur pourra se reporter au texte qui, comme je l'ai mentionné, a été traduit du grec et commenté. Dans ce contexte, j'ajouterais seulement que le Mirhraïsme connaissait aussi le voyage à travers les sept sphères planaires, cette fois dans l'ordre inverse, car dans les mystères mithraïques le voyage n'est pas celui d'une descente où l'âme est progressivement prise dans les filets des « sphères de nécessité » (en d'autres termes, elle subit des conditionnements successifs jusqu'à ce qu'elle atteigne l'état d'être humain), mais plutôt celui d'une ascension qui conduit au-delà de ces sphères, dans le processus de se « dépouiller » des éléments matériels, jusqu'à ce que l'on atteigne le Principe Ulrimarc, ou l'Inconditionné.

Le nombre SEPT se retrouve aussi dans les niveaux initiatiques du mithraïsme institutionnalisé. Ces niveaux étaient appelés, par ordre croissant : Corbeau (Corax) ; Occuk (Cryptoei) ; Soldat (Miks) ; Lion (Léo) ; Perse (Perses) ; Envoyé du Soleil (Heliodronios) et Père (*Pater*). Selon une interprétation courante, une « mortification » préalable de la nature inférieure était requise. (Ceci établit une correspondance avec le symbolisme hermético-alchimique du Corbeau, souvent associé à la phase appelée nigredo ou « Travail en noir ».) Après ce niveau, le maître jouit d'une existence occulte (deuxième niveau). Au troisième niveau, il devient soldat dans la légion des initiés mithraïques, qui, selon les esprits guerriers de cette tradition, était conçue comme une *milice*. Le niveau que M. a permis de représenter un renforcement d'une telle qualité, tandis que le niveau de « Perse » a souligné le lien avec les origines du mithraïsme, à savoir l'ancien culte persan de la Lumière. En ce qui concerne l'amour des *milles*, Terrullien dit que lorsqu'une personne y était élevée, on lui offrait une épée et une couronne. Il prenait alors l'épée, mais déclinait la couronne, en disant : « Mon fils est Mirhras. »

Au niveau de l'Envoyé du Soleil (rhe sixrh), l'initié reflète la même qualité que le mythe attribue à Mirhras après sa confrontation avec *Hélios*. Enfin, le niveau de *Pater* correspond à la dignité d'une personne chargée d'initier les autres, ainsi qu'à celle d'un chef de communauté Mirhraïque (*pater sacrontm, parer putrimi*).

Ainsi, il apparaît que si le mithraïsme avait prévalu sur la religion chrétienne et conservé avec succès son noyau central, la conséquence aurait été la survivance, dans l'histoire future de la civilisation occidentale, d'une véritable érudition initiatique constituée par un tel noyau. En ce qui concerne l'aspect religieux, c'est à Mirhras qu'est attribué le titre de Soter (le Sauveur, Celui qui donne la vie). Il est intéressant de considérer l'aspect qui avait fait du « Dieu invaincu » (Mithra Mithra) le patron solaire de l'empire romain ; il était considéré comme le donateur de l'*Inwio* mazdéen qui accordait la victoire, en vertu d'une convergence avec l'ancienne tradition romaine de la *Fortuna Regia* (la traduction latine de *titke bcnilcos*), qui s'exprimait sous la forme de rhar Victoire qui devint l'objet d'un culte dans le sénat.

romain.

Ainsi, le mithraïsme a formé un système spirituel, sacré et initiatique qui, de par sa nature même, n'a pu que disparaître au cours du processus d'involution qui a affecté l'œuvre occidentale. Cette évolution a peu à peu éloigné l'homme des horizons de gloire et de pouvoir limité, jusqu'à ce que, à la fin, tout contact réel avec le surnaturel soit irrémédiablement perdu. C'était bien une perte malgré la survie d'une initiation qui n'était plus le point focal d'un système, mais seulement une entrée souterraine, jouissant d'émergences sporadiques au mépris du triomphe du christianisme.

N01T.S

1- I h.A'c m;kle ;i opinais uw F. (..'uinont \ MystcrM uf Mithnn nnd Texls <tnci Ihs-Rctic/s !<el<ittre '.<> Mù/iru.s' My.ncujes, dans la mesure où le mythe de Mirras est c.onccrnc«.l Wfici Jealin« avec Mirlu.iii. rimai, je me suis appuyé sur A Mithmic Litmyy (Lcipdt'. 191B) d'A. Diererich et sur GRS Mcad\.\ Mu/nuil Riiital (I-ondon : TPS 1907 & Holmes PublishingGroup. 19943.

- ■ Voir J. Fvold. !<i clé (le chapitre : « *Il mite (Il Oriente e Occidente)* »).

salut the léjsi ihi> vital ûaec hy lhe nameofutna (bouddhisme) ; sant.sum (je [induisme); niriya- sLMt (iatitia). En Occident, on la connaît sous le nom de *Jalilabaoi*, prenant le nom du principe « futiar » et « etpentinc », la « véritable Vénus », la « *Tsiral Soul* », ou rhe « *Lifthâ sidéral*

•I- Expression symbolique désignant les races qui se trouvent *sous* « l'eau » et qui sont dominées par elle. T Ail i lus ctarespond à la phase de punition, qui, par et plus, est kû up (i>l'initiative "(la personne m }><■ initiée.

6. C'est la phase que l'on appelle chez Akhemy putréfaction, calcination et mortification. Dans cette phase, la "roche" est *dissoute*.

I. On a bien vu que l'initiation n'est rien d'autre que l'hypothèse active du processus qui produit la mort des gens ordinaires. L'initiation est le pouvoir de provoquer la mort, de la traverser, afin de se réaffirmer au-delà d'elle. Apulée dit : « L'initiation était célébrée comme une *mort volontaire*. » (*Métamorphose*, II, 21).

8. Il faut noter que dans diverses traditions palliatives, le pouvoir, au sens strict du terme (*sluikii* dans l'hindouisme), est conçu comme une passivité instrumentale, c'est-à-dire comme l'élément négatif et l'élément féminin. Par rapport à la lutte, l'élément positif et l'élément masculin apparaissent comme un «moteur immobile», ou comme quelqu'un qui commande sans donner d'ordres, en vertu d'une initiative immuable et d'une détermination spirituelle.

9. Concernant le développement de l'idée de la chute par rapport à Dyonios, voir J. Evola, *L'homme qui change de visage* (Rotna, 1926).

10. ! J'ai discuté ce sujet dans mes opuscules : « *Où est le pouvoir spirituel et spirituel ?* » dans le contexte de l'*Inquisition* (au début du chapitre : « *Détermination des vocations.* »); dans *La doctrine de l'Athéisme* (chapitre intitulé : « *Détermination des vocations.* » lorsqu'il y a une relation entre le panthéisme et la doctrine du Bouddha); et enfin dans L'*Évangile et la clava* (au chapitre « *Il milimi Oriente eOccidente.* »). Concernant l'accomplissement du pouvoir suprême et inconditionné dans la doctrine Védique, voir R. Guénon, *L'homme et son devenir dans la doctrine Védique*.

II. La grotte dans laquelle le « taureau » trouve refuge au bout de sa course, correspond à la « grotte du mercure » alchimique, laquelle est souvent associée au centre subi du corps situé à la base de la colonne vertébrale, que les Lindu appellent *midadhan*. Les Lindus la relient au corps de la terre.

12. Empereur Julien, /<> *le cynique I lénifiant.*, 217C

13. Le mystère du *Saint-Esprit et la tradition impériale gibelinique*. Traduit par Guide Stucco. Rochster. VT: Innet Traditions. 1996.

Cette page a été laissée intentionnellement vierge

Cette page a été laissée intentionnellement vierge

Cette page a été laissée intentionnellement vierge

BERSERKER

LIVRES